

**Zeitschrift:** Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

**Herausgeber:** Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

**Band:** 37 (1980)

**Heft:** 3

**Rubrik:** Archäologische Berichte

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Archäologische Berichte

*Christos Doumas: Early Bronze Age Burial Habits in the Cyclades.* Studies in Mediterranean Archaeology 48. Åström, Göteborg 1977. 144 S., 51 Taf., 49 Textabb.

Nucleus ist die Publikation der Ausgrabung von acht kleineren Nekropolen auf drei Kykladeninseln im 2. Teil des Buches. Funde und Befunde sind sorgfältig aufgenommen und mit methodischer Konsequenz aufgearbeitet. Nicht immer ausreichend sind Abbildungen und Fundtabellen (teilweise viel zu kleiner Abbildungsmaßstab). Dies vor allem an die Adresse des rührigen Verlegers, der in seiner rasch wachsenden Reihe zu häufig die Qualität von Tafeln und Dokumentation hintanstellt. D. lässt es nicht dabei bewenden, sondern gibt im ersten Teil eine übergreifende Interpretation. Angesichts der relativ geringen Zahl an Befunden ist dieser erste Versuch doppelt hoch zu werten (das Buch basiert anscheinend auf der Londoner Diss. des Verf. von 1972). Am wichtigsten sind dem Rez. die mitgeteilten Indizien zu Riten am Grabe, vor allem aber der Versuch am Eingang des Bandes, die frühe Bronzezeit der Kykladen in acht lokale Gruppen zu unterteilen und sie in eine chronologische Abfolge zu stellen.

Dass es griechischen Archäologen im staatlichen Dienst trotz der umfangreichen und zerstreuten Pflichten des Alltags immer wieder gelingt, profunde, zuweilen bahnbrechende Beiträge zur Forschung zu leisten, verdient den grössten Respekt. D. hat sich während seiner Inspektorenjahre ungewöhnlich erfolgreich in die Prähistorie der Kykladen eingearbeitet. Der Kontext des Buches wird am besten erläutert durch die Synopse des fast gleichzeitig erschienenen Karlsruher Kataloges «Kunst und Kultur der Kykladeninseln im 3. Jahrtausend v. Chr.» (1976), zu dem D. selbst wichtige Kapitel beigezeichnet hat.

D. Willers

*Jane C. Waldbaum: From Bronze to Iron. The Transition from the Bronze Age to the Iron Age in the Eastern Mediterranean.* Studies in Mediterranean Archaeology 54. Åström, Göteborg 1978. 106 S.

Die Eisenzeit ist – zum mindesten in ihren Anfängen – weder das Ergebnis eines verfeinerten Schmelzverfahrens mit höheren Temperaturen, noch liegt ihr primär die Kenntnis der spezifischen Eigenschaften des neuen Metalls zugrunde, sondern sie wird durch den Mangel an Rohstoffen der ihr vorausgegangenen Bronzezeit – Kupfer und vor allem Zinn – hervorgerufen. In den Wirren des ausgehenden 13. Jahrhunderts v. Chr. brechen die Handelsbeziehungen zwischen Orient und Okzident und – was noch schwerwiegendere Folgen zeitigt – die Zinnversorgung der gesamten mittelmeerischen Kulturen zusammen. Mit diesen Sätzen lässt sich das Resultat der vorliegenden Arbeit zusammenfassen, ein Resultat, das auf einer minutiösen Analyse der Metallfunde und -vorkommen im östlichen Mittelmeerraum, in Anatolien und Ägypten, auf Zypern und Kreta und auf dem griechischen Festland zwischen 1200 und 900 v. Chr. fusst. Der leicht zu Missverständnissen verleitende Untertitel des Heftes könnte den an der Klassischen Antike interessierten Forscher abhalten, zu diesem Werk zu greifen, das mit seiner zwar sehr speziellen Fragestellung die Reihe der modernen englischen Forschungen um die «Dark Ages» weiterführt.

R. A. Stucky

*S. C. Bakhuizen: Chalcis-in-Euboea, Iron and Chalcidians Abroad.* Chalcidian Studies 3. With a contribution by R. Kreulen, Geologist. Studies of the Dutch Archaeological and Historical Society 5. Brill, Leiden 1976. XII, 100 p., 15 fig.

En attendant de publier une étude d'ensemble sur Chalcis, B. essaie d'expliquer ici la part prépondérante prise par les Eubéens et plus particulièrement – pense-t-il – par les Chalcidiens dans le mouvement colonial du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., notamment en Italie méridionale et en Sicile (à ce propos, B., qui cite les ouvrages classiques de Bérard et Dunbabin, paraît ignorer G. Vallet, Rhégion

et Zancle, 1958). La cause première de cette prépondérance, il croit la trouver dans le fait que le territoire de Chalcis – et lui seul en Eubée – recèle d'importants gisements de fer (qui toutefois, au nord-est, débordent largement sur le territoire d'Erétrie). Ce sont ces gisements – dont B. ne peut malheureusement pas affirmer qu'ils aient été exploités dans l'Antiquité – qui auraient permis aux Chalcidiens de devenir les premiers et les meilleurs *sidérourgoi* de la Grèce (pour la réputation des *Chalkidikai spathai*, cf. p. 43–44): ayant acquis ainsi une espèce de monopole, ils auraient été amenés, au début du VIII<sup>e</sup> siècle (sinon même plus tôt en Orient), à chercher des débouchés commerciaux pour leurs produits, bruts ou manufacturés: d'où la fondation des établissements de Pythécusses, de Cumes et bientôt de Zancle et de Rhégion dans le détroit de Messine. Il y a là, incontestablement, une tentative originale et même séduisante (en dépit de son caractère très hypothétique et peut-être quelque peu anachronique) pour rendre compte d'un événement historique aux causes sans doute plus complexes.

Je crains, en revanche, que B. n'ait perdu sa peine en s'évertuant, dans la première partie du livre, à diminuer ou mieux à réduire à néant le rôle joué par la grande voisine de Chalcis, Erétrie. Certes, B. a raison de contester le bien-fondé de l'identification de Lefkandi avec l'Ancienne-Erétrie; mais, outre que son hypothèse sur le nom antique de ce site ne repose sur rien de solide (comme je le montre dans un article à paraître dans la Revue de Philologie 1980), il est absurde de nier, sous prétexte que l'expression «guerre lélantine» ne se trouve pas telle quelle chez les historiens anciens, que les Erétriens aient pu disputer aux Chalcidiens la possession de la portion orientale du fameux *Lélanton pédion*, puisque B. lui-même admet que l'abandon de Lefkandi en bordure de cette plaine doit avoir été provoqué par l'hostilité des Erétriens (cf. p. 9 et 75 n. 22). De même, si les textes relatifs à la colonisation érétienne ne sont pas tous également dignes de foi (ainsi – et encore! – celui de Plutarque sur la présence érétienne à Corcyre et la fondation de Méthone), il est arbitraire et vain de repousser les témoignages concordants de Strabon et de Denys d'Halicarnasse sur la présence des Erétriens aux côtés des Chalcidiens dans la colonisation de la baie de Naples; d'autant plus que Thucydide lui-même relève la participation d'Eubéens autres que Chalcidiens à la fondation de Zancle (VI 4, 5: καὶ ἀπὸ Χαλκίδος καὶ τῆς ἄλλης Εὐβοίας), passage que B. s'est bien gardé de commenter et même de reproduire! On ne saurait accepter non plus son étrange hypothèse concernant Strabon X 1, 10 p. 448 C: la domination d'Erétrie sur Andros, Ténos, Céos et d'autres îles ne serait pas à mettre en rapport avec l'expansion eubéenne à l'époque archaïque, mais daterait seulement des années 411–394 (d'où aussi ses efforts, p. 23–24, pour réfuter les conclusions de J.-P. Descœudres quant à l'origine très probablement érétienne des fondateurs de l'établissement de Zagora d'Andros). Et pour ce qui est de la Chalcidique – seul cas où B. a cru devoir restreindre le domaine des Chalcidiens (sans étendre pour autant celui des Erétriens, dont l'activité coloniale dans cette région a été plus importante qu'il ne le prétend) – il s'est, à mon avis, gravement trompé en emboîtant le pas à M. Zahrt, *Olynth und die Chalkidier* (1971) 12sqq.: un article à paraître ici même sur «le calendrier d'Olynthe et l'origine des Chalcidiens de Thrace» en administrera très prochainement, j'espère, l'irréfutable preuve.

Répétons cependant qu'à côté de ces trop nombreuses scories, conséquences d'un fâcheux parti pris, le petit livre de B., abordant de façon intéressante et neuve un sujet difficile, contient beaucoup de bonnes choses: nul doute qu'il ne faille encourager son auteur à exploiter plus à fond, en archéologue et en historien, le filon qu'il a su découvrir, quitte à s'apercevoir un jour que les gisements métallifères de l'Eubée centrale n'ont pas été l'apanage ou la chasse gardée des seuls Chalcidiens.

D. Knoepfler

*James Wiseman: The Land of the Ancient Corinthians.* Studies in Mediterranean Archaeology 50.

Åström, Göteborg 1978. 150 S., 216 Abb., 1 Karte.

Historische Landeskunde wird heute selten betrieben, erfordert sie doch erhebliche Voraussetzungen (Vertrautheit zugleich mit dem archäologischen, dem althistorisch-epigraphischen und dem geographischen Handwerk), ist als Feldforschung ungewöhnlich zeitaufwendig und liefert, von der Natur der Sache her, dennoch keine spektakulären Ergebnisse. W., der sich inzwischen einen

Namen als Ausgräber von Stoboi (Makedonien) gemacht hat, besitzt profunde Kenntnis der historischen Quellen und der Sekundärliteratur. Er hat 16 Jahre lang die Korinthia bereist, mit einfachen Mitteln seine Aufnahme betrieben und zieht jetzt die Summe. Dabei werden die grossen Zentren (Alt-Korinth, Isthmia, Kenchreai, Perachora) ausgespart, stattdessen die kleinen Plätze diskutiert und die Beobachtungen am Wege mitgeteilt. W. versteht das in sympathischer Bescheidenheit als Vorarbeiten zu einer Geschichte Korinths. In der Tat kann das Buch nicht einzelnen Problemen nachgehen und besitzt insofern keinen 'roten Faden'. Wie beachtlich der Zuwachs an Informationen aber ist, zeigt eindrucksvoll der Vergleich mit dem wenig älteren Werk ähnlicher Zielrichtung M. Sakellariou/N. Faraklas, *Corinthia and Cleonaea (Ancient Greek Cities 3, Athen 1971)*, das aufgrund politischer Umstände in kurzer Zeit erarbeitet werden musste. Ein sorgfältiger Index erschliesst das Material. Bedauern wird man vor allem, dass W. die Geheimniskrämerei griechischer Amtsstellen um gute Detailkarten in grossem Massstab nicht überwinden konnte, Karten und Pläne deshalb nicht informativ genug sind. – Soeben erscheint eine historisch-archäologische Auswertung des Verf., die auf dem in der Landeskunde Erarbeiteten gründet: *Corinth and Rome I: 228 B.C.–A.D. 267*, in: *ANRW II 7, 1 (1979) 438–548*.  
D. Willers

**Virginia Webb: Archaic Greek Faience, Miniatur Scent Bottles and Related Objects from East Greece, 650–500 B.C.** Aris & Philipps, Warminster, England, 1978. 174 S., 31 Textabb., 22 Taf.

Nach Jahrzehnten des Desinteresses wendet sich die archäologische Forschung erneut den kleinen Parfümflaschen zu, die sich in ihrer äusseren Form (kniende Frau oder kniender Affe mit Gefäss, Bes, Negerkopf) oder im stark orientalisierenden Stil des eingeritzten Dekors (Tierfriese, Fabelwesen), vor allem aber im ein- oder mehrfarbigen Überzug mit Glasurfarbe von der üblichen griechischen Keramik archaischer Zeit unterscheiden.

Virginia Webb hat in ihrer Publikation das gesamte Material vorgelegt und in drei Phasen mit mehreren Untergruppen aufgegliedert. Für diese minutiöse Kleinarbeit ist man ihr sicher dankbar; die Auswertung dagegen lässt leider einiges zu wünschen übrig: Die Betrachtungen über Herkunft und Verarbeitung beschränken sich auf knappe 5 Seiten (S. 5–10) und zur Definition des zentralen Begriffes «East Greek» trägt die Autorin auf S. 153, Anm. 69 die eher lapidare Bemerkung bei: «The term East Greek is used purely for convenience, to designate the main area of distribution. It is not intended to prejudice the outcome of the discussion on origins.» Dabei hätte – bei einer Lokalisierung der Töpfereien dieser Fayencen in den ostgriechischen Raum, nach Rhodos – die Hauptaufgabe wohl darin bestanden, diesem in der archäologischen Literatur verschwommenen Begriff mehr Profil zu verleihen.  
R. A. Stucky

**Dieter Ohly: Die Aegineten.** Die Marmorskulpturen des Tempels der Aphaia auf Aegina. Ein Katalog der Glyptothek München. Bd. I: Die Ostgiebelgruppe. Beck, München 1976. 116 S., 76 Taf., 5 Beilagen, 85 Abb. im Text.

Nach der Zerstörung des Innern der Glyptothek im Zweiten Weltkrieg stellte sich das Problem der Neuaufstellung der geretteten Bildwerke. Der Direktor Hans Diepolder entschloss sich, die Glyptothek nur in der schlichtesten Form wiederherzustellen und die Bildwerke von ihren Ergänzungen zu befreien. Die gewaltige Arbeit der Durchführung dieses Plans wird Hans Diepolders Nachfolger Dieter Ohly verdankt. Er legt jetzt den ersten Band der Publikation vor. Einen festen Grund ergab die Sammlung und Aufnahme der Gesimsblöcke mit ihren Bettungen für die Figuren. Denn die Form dieser Bettungen erlaubt erstmals eine sichere Wiederherstellung der Giebelkompositionen.

In dem überaus sorgsam gestalteten neuen Band werden die Aegineten des Ostgiebels vollständig in neuen Photographien vorgelegt und zum grossen Teil zum ersten Mal veröffentlicht, denn die Münchner Aegineten waren bisher meist nur in dürftigen Abbildungen ihres ergänzten Zustandes bekannt. Die Beilagen zeigen die ganze Ostgiebelgruppe nach Photos (A) und Zeichnungen der erhaltenen Fragmente (B) sowie gezeichneten Rekonstruktionen, die auch die Gesimse, Akrotere und Wasserspeier einbeziehen und so das von drängendem Leben erfüllte Ganze des Tempels

ahnen lassen (CE). Auf Rekonstruktion der Farben, des leuchtend roten Giebelbodens, der blauen Rückwand und der bunten Figuren wurde verzichtet, wie sie Furtwängler aller klassizistischen Tradition entgegen in seinem Aiginawerk Taf. 104. 105 gewagt hatte. Jedoch sei auf Ohlys Schilderungen der Farbigekeit des Tempels S. 8f. hingewiesen.

Die Beschreibung der Figuren beginnt mit der mittleren, der grossen kühn bewegten Athena, deren «hoheitsvolles und strahlendes Antlitz» erhalten ist und für deren Vorstellung Vasenbilder und Pindar, besonders der Beginn der fünften nemeischen Ode, herangezogen werden. Erregend ist die Frage, wem Athenas Gebärde gilt. Ganz wird sie erst bei der Beschreibung des Bogenschützen im rechten Giebelzwickel beantwortet. Der Löwenhelm macht ihn als Herakles deutlich, und von hier aus wagt es Ohly, die anderen Figuren zu benennen, deren ursprüngliche Kennzeichen, Bemalung und Inschriften nicht mehr erhalten sind. Er nennt die königliche Gestalt des Sterbenden in der linken Giebelecke Laomedon, den König der Troianer, den Herakles' strafender Pfeil getroffen hat. Der Knappe vor Herakles wäre dann Iolaos, der Vorkämpfer neben Athena ein Troianer (Priamos?), der Vorkämpfer links von Athena Telamon, der wichtigste Gefährte des Herakles auf dessen Zug gegen Troia. Athena «blickte aus dem Giebel heraus und über den Altarplatz hin», als unerkannte bedeutungsvoll «erregte Schutzherrin der mythischen Schlacht». Aber drohend schüttelt sie die Aegis über «Priamos», wie Zeus im Pergamonfries über Giganten. Dabei ist der Troianer «des Sieges über seinen verwundeten und taumelnden Gegner gewiss», wie dieser eine herrliche Gestalt: Die beiden wiedergewonnen zu haben, ist die schönste Frucht der Arbeit an den Aegineten. Vergleicht man die wiedergewonnene Gruppe (Taf. 12 und Abb. 35) mit Thorwaldsens Ergänzungen (Abb. 32 und 39), so wirken diese puppenhaft und wie gefroren, die neuen wie ein vom Eis befreiter Strom, in Kraft und Leidenschaft.

K. Schefold

*Karl Haller von Hallerstein: Le temple de Bassae.* Relevés et dessins du temple d'Apollon à Bassae conservés à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, publiés avec une biographie de l'auteur par Georges Roux. Publications de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg 6. Strasbourg 1976. VIII, 43 S., zahlr. Taf.

Georges Rouxs Buch über Delphi (München 1971) braucht jeder Freund Griechenlands, seine Untersuchung der klassischen Architektur der Argolis (1961) jeder Bauforscher. Nun veröffentlicht er als Ergänzung Haller von Hallersteins Bauaufnahme des Tempels von Bassae, die Hallers Freund Cockerell für seine Publikation 1860 verwendet hat. Roux zeigt, dass die Substanz von Cockerells Buch Haller verdankt wird, und gibt eine ergreifende Biographie des Frühverstorbenen, über den es bisher nur verstreute alte Aufsätze gab, abgesehen von der knappen Schilderung in Adolf Michaelis, 'Ein Jahrhundert kunstarchäologischer Entdeckungen' (21908). A. Mallwitz' ausgezeichnete Geschichte der Erforschung des Bassaetempels konnte Roux noch nicht kennen<sup>1</sup>. Roux gibt uns als erster eine Vorstellung vom Umfang der wissenschaftlichen Leistung Hallers und von der Kraft der Persönlichkeit dieses Philhellenen.

K. Schefold

<sup>1</sup> Ch. Hofkes-Brukker, *Der Bassai-Fries*. A. Mallwitz, *Zur Architektur des Apollon-Tempels in Bassai-Phigalia* (München 1975).

*Walter-Herwig Schuchhardt: Alkamenes.* Mit einer Bibliographie der Schriften von W.-H. Schuchhardt. 126. Winckelmannsprogramm der Archäologischen Gesellschaft zu Berlin. De Gruyter, Berlin 1977. 71 S., 47 Abb.

Die Monographie «sucht einen geschlossenen Kontur dieser Persönlichkeit zu zeichnen». Die Prokne hielt Sch. zuletzt für eine Kopie. H. Knell nennt in der 'Antiken Plastik' XVII (1978) neue Gründe für die Originalität der Gruppe im Akropolismuseum. Die Spätdatierung beruht auf der Voraussetzung, dass A. sich vom 431 aufgeführten Tereus des Sophokles habe inspirieren lassen. Doch war das Thema schon auf einer der zwischen 448–442 entstandenen Südmetopen des Parthenon dargestellt, am ehesten der 19.

Die Hera des Ostgiebels weist zügiger behandelte Faltenbahnen und -züge auf als die blockhafter konzipierte Prokne, bei der die Gedanken und Gewandfalten ins Stocken geraten sind. Der Nachweis, dass die Figur Wegner von A. stammt, weckt Verdacht gegen die Novellen von einem Nebenbuhler des Phidias.

Die sog. Demeter vom Salone des Kapitols und die Erechtheionkoren werden entschieden von A. abgehoben. Haben aber die Peplophoren Castelgandolfo-Palazzo Sacchetti das Pondus der Prokne und Hera? Oder liegt die Schwierigkeit allein in den Kopien?

Vom sog. Ares Borghese hat H. Pfeiffer ca. 1965 für Sch. hervorragende Neuaufnahmen hergestellt, die man vergebens sucht. Sch. gesteht, dass Stilvergleiche mit beglaubigten Werken nicht anzustellen sind. Bei seiner Suche nach der Hauptansicht stellt er Beobachtungen an, die geradezu fragen lassen, ob denn A. Conze wirklich mit seiner Deutung auf Ares recht hatte (vgl. Paus. 1, 8, 4).

Der Hephaisttorso 'Pharakles' wird überzeugend mit dem Athenatypus Cherchel-Ostia zur Kultbildgruppe im Hephaisteion verbunden. Dass die Athena von Velletri diesen Platz eingenommen haben soll, hat Sch. nicht mehr lesen müssen (vgl. E. B. Harrison, AJA 81, 1977, 137ff.). Er hat sie entschieden mit Kresilas verbunden.

J. Dörig

*Photios Petsas: Pella, Alexander the Great's Capital.* Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1978. 164 S., 2 Karten.

Der Band ist nicht der erwartete Anfang der endgültigen Publikation des Ausgräbers der makedonischen Königsstadt, sondern entpuppt sich als gesammelter, teilweise ins Englische übersetzter Wiederabdruck von 10 Vorberichten und Aufsätzen, die P. seit 1958 in Zeitschriften und Sammelwerken gab. Der Leser ausserhalb Griechenlands wird dankbar begrüßen, dass damit auch die Beiträge in den weniger verbreiteten Periodika 'Balkan Studies' und 'Makedonika' bequem greifbar sind, was den Hauptharst des Bandes ausmacht (ausserdem ILN, 2 Berichte in *Archaeology*, Kongress La mosaïque gréco-romaine I, die Kulturgeschichte von Ch. Delvoye/G. Roux). Angeboten hätte es sich, die Sammlung um eine Bibliographie zum Ort und seiner Archäologie zu ergänzen. Man greift stattdessen jetzt zu D. Papakonstantinou-Diamantourou, *Pella 1* (1971), wo der Forschungsstand bis ca. 1970 umfassend zusammengetragen ist. Die wichtigste jüngere Publikation ist G. Touratsoglou, *ADelt* 30 (1975) 165–184, der zum ersten Mal stratigraphische Befunde zu den längst berühmten Mosaiken mitteilt. Ferner Th. Hadzisteliou Price, *AJA* 77 (1973) 66–71 (An enigma in Pella: the tholos and Herakles Phylakos). R. Vasić, *AntK* 22 (1979) 106–109 (Das Weihgeschenk des Krateros in Delphi und die Löwenjagd in Pella). *Rez.*, *HASB* 5 (1979) 21ff. Das alles ersetzt aber nicht eine umfassende Vorlage der bisherigen Grabungen und die ebenso notwendige Fortsetzung der Grabung.

D. Willers

*Robert Wenning: Die Galateranatheme Attalos I.* Eine Untersuchung zum Bestand und zur Nachwirkung Pergamenischer Skulptur. Deutsches Archäologisches Institut. Pergamenische Forschungen 4. De Gruyter, Berlin 1978. XII, 68 S., 20 Taf.

Der vorliegende Band ist die erweiterte Fassung einer in Münster gearbeiteten Dissertation. Verf. hat sich das Ziel gesetzt, alles zusammenzutragen, was man über das sog. Grosse Galliermonument in Pergamon weiss und was in der Fachliteratur darüber vermutet worden ist. Jeder Versuch in dieser Richtung hat von den beiden berühmten erhaltenen Skulpturen auszugehen, dem sterbenden Gallier im Kapitolinischen Museum und der Gruppe des Galliers mit seinem Weib in der Sammlung Ludovisi des Thermenmuseums. Diese Werke sind Kopien aus kleinasiatischem Marmor nach griechischen Bronzeoriginalen und kamen nach 1620 im Gebiet der Sallustgärten auf dem Pincio zutage. Dass sie zu dem aus der antiken Literatur und von Inschriften bekannten attalischen Weihgeschenk im Athenaheiligtum auf der Burg von Pergamon gehören, ist seit langem unbestritten. Dagegen gehen die Ansichten der Archäologen über die ursprüngliche Aufstellung der Figuren noch weit auseinander und ebenso die Meinungen über die Zugehörigkeit weiterer meist nur in Fragmenten erhaltener Barbaren- und Gallierdarstellungen, die sich verstreut in verschiedenen

europäischen und amerikanischen Sammlungen befinden. Eine Tabelle am Schluss des Buches bietet eine bequeme Übersicht über die vierzig jemals in diesen Zusammenhang gestellten Stücke. Aber hier helfen die komplizierten stilistischen Überlegungen des Verf. auch nicht weiter. Der Wert des Buches, dessen Aufmachung etwas zu aufwendig erscheint, liegt in der fleissigen Zusammenstellung der älteren Meinungen und besonders der Literatur.

Noch nicht bekannt konnte dem Autor eine aufregende Entdeckung von F. Coarelli sein, die dieser anlässlich der Ausstellung «I Galli e l'Italia» 1978 in Rom machte. Er beobachtete, dass die linke Schmalseite der Basis des sterbenden Galliers genau an die Rückseite der Basis der Gallier Ludovisi anpasst und dass die so entstandene Dreiergruppe auf einem grossen Rundpostament im Pergamener Athenaheiligtum Platz findet. Das bedeutet eine Variante der alten Schoberschen Hypothese, die in der neuen Literatur meist verworfen wird, so auch von Wenning. In einer antiken Ritzzeichnung auf der Basis des sterbenden Galliers (bisher als *tabula lusoria* gedeutet) hätten wir eine Skizze der Oberseite des Postaments mit Aufstellungsschema vor uns, dem zufolge noch weitere vier niedersinkende oder sterbende Gallier radial um die Gruppe vom Gallier und seinem Weib angeordnet werden müssten. Wir hätten dann in bezug auf Komposition und Aufstellung einer frühhochhellenistischen freiplastischen Gruppe umzulernen: Die Figuren waren so hoch plaziert, dass sie nur für einen sehr entfernt stehenden Betrachter nicht vom Rand der Basis überschritten wurden, und der Kopf des sterbenden Galliers verschwand beinahe zwischen den Beinen der Gruppe Ludovisi. – Des weiteren lehnt Coarelli die bisher allgemein angenommene Datierung der römischen Gallierkopien ins 2. Jh. n. Chr. ab und versucht mit Hilfe von stilistischen Indizien eine Entstehung nach der Mitte des 1. Jh. v. Chr. wahrscheinlich zu machen. Caesar hätte die berühmten Figuren des attalischen Siegesmonumentes zur Verherrlichung seiner eigenen Siege über die Kelten des Westens kopieren lassen und auf dem Pincio aufgestellt; er war der Vorbesitzer der Gärten des Sallust gewesen, wo die Statuen ausgegraben worden sind. Pergamon spielte im Gegensatz zu Wennings abschliessendem Ergebnis für Rom politisch und ideologisch eine bedeutende Rolle.

Ines Jucker

**Martin F. Kilmer: The Shoulder Bust in Sicily and South and Central Italy. A Catalogue and Materials for Dating. Studies in Mediterranean Archaeology 51. Åström, Göteborg 1977. 345 S., 220 Abb.**

Die Studie gliedert sich in zwei Teile, die den zwei verschiedenen Traditionen entsprechen, in deren Rahmen Halbfiguren, Brust- oder Schulterbilder erscheinen. Im ersten Teil werden Denkmäler der orientalisierenden und archaischen Zeit Etruriens vorgestellt und erläutert. Im umfangreicheren zweiten Teil behandelt der Autor das westgriechische und italische Material nach Epochen und Gegenden gegliedert, nicht ohne zuvor in einem Exkurs auf die Vorläufer, die rhodisch-sizilischen Protomen, einzugehen. Bei einem so heterogenen Material ist es ausgeschlossen, alle – im Buch vielfach nur angedeuteten – Probleme aufzuzählen.

Protomen zu Schulterbüsten umgeformt finden sich in Agrigent am Anfang des 5. Jh. v. Chr. Von diesem Zentrum breiten sie sich über ganz Sizilien und Süditalien, in hellenistischer Zeit sogar bis nach Etrurien aus. Die Verbreitungsrichtungen lassen erkennen, dass die spärlichen Belege abgekürzter Darstellungen frühetruskischer Zeit in keinem unmittelbaren Zusammenhang mit den Schulter- oder Brustbildern der klassisch-hellenistischen Zeit stehen. Mit zunehmender geographischer Verbreitung vervielfältigen sich auch die Bedeutungsmöglichkeiten dieses Darstellungsschemas. In Sizilien dient es, soweit feststellbar, ausschliesslich der Wiedergabe der chthonischen Gottheiten Demeter und Kore, gleichgültig, ob die Terrakotten in Heiligtümern geweiht oder mit ins Grab gegeben wurden. Verglichen mit anderen Votivgaben ist die ausgeprägte archaisierende Formsprache der sizilischen Schulterbilder des ausgehenden 5. Jh. v. Chr. etwas Einmaliges. Die in hochklassischem Stil geformten Schulterbüsten dagegen sind gemäss allen nachprüfbaren Fundkomplexen ins 4. und 3. Jh. zu datieren.

So nützlich diese Materialsammlung als Basis für weitere Forschungen erscheint, so muss doch

darauf hingewiesen werden, dass die Auswahlkriterien nicht ganz durchsichtig sind. So fragt man sich, weshalb so wichtige Fundkomplexe wie das Votivdepot von Timmari in der Basilicata oder die Büste aus dem «Pozzo di Artemide» in Syrakus fehlen. Auch wird die Lektüre durch die Verwendung von zwei Klassifizierungen (die des Autors, S. 1, und die von C. Blinckenberg, S. 71) erschwert. Die Abbildungen sind infolge der verschiedenen Aufnahmewinkel und der wechselnden Beleuchtung der Terrakotten meistens nicht geeignet, die stilistischen Überlegungen des Autors zu veranschaulichen.

M. Sguaitamatti

*Joseph Coleman Carter: The Sculpture of Taras.* Transactions of the American Philosophical Society, N.S. 65, part 7. Philadelphia 1975. 196 S., 72 Taf. 4°.

Neufunde tarentinischer Kalksteinreliefs an der Via Umbria, im Kunsthandel und in Privatbesitz rechtfertigten eine neue Doktorarbeit an der Universität Princeton. Die Produktion erstreckt sich von 330 bis 250 v. Chr. C. gliedert sie in die Gruppen A–U und teilt mehrere Werke einzelnen Händen zu. Die chronologische Abfolge wird durch keramische Mitfunde gesichert.

Die Themen der ausschliesslich von Grabbauten stammenden Reliefs (Unterwelts- und Entführungsszenen, Barbaren- und Amazonenkämpfe, dionysischer Thiasos) leben auf römischen Sarkophagen fort. Doch hält es C. für verfehlt, von hier aus dem Sinngehalt tarentinischer Bildwelt näherzukommen. Die Gegenposition hat Bachofen vertreten; vgl. seine Gesammelten Werke Bd. 7 (1958) mit K. Meulis Nachwort.

Mit der Unterscheidung in «Hellenistic» und «Local» bekommt man die Eigenart dieser Gebrauchskunst schwerlich in den Griff. In dieser grossgriechischen Gebrauchskunst äussert sich ein von der Kleinkunst bestimmtes unbekümmertes Verhältnis zum Tiefenraum, ein Hang zum Expressiven, ja Pathetischen, der in der Marmorkunst des Mutterlandes erst im hohen und späten Hellenismus verwirklicht wird.

Der Tafelteil bringt manches Bekannte in mässigeren Abbildungen als bisher. Vgl. etwa Taf. 14, 75, 76 mit Langlotz, Die Kunst der Westgriechen (1963) Taf. 136. Der Bilderschatz der wichtigen Gattung bleibt photographisch noch zu erschliessen.

J. Dörig

*Gabriele Foerst: Die Gravierungen der pränestinischen Cisten.* Archaeologica 7. Giorgio Bretschneider, Roma 1978. 215 S., 74 Taf. 4°.

Die in Mainz entstandene Dissertation befasst sich mit einer geschlossenen Denkmälergruppe, der die Forschung bisher wenig Beachtung schenkte. Das Thema war für eine Anfängerarbeit nicht eben leicht, handelt es sich doch bei der Gattung der pränestinischen Cisten um Erzeugnisse, deren kunsthistorischer Standort im spätklassisch-hellenistischen Latium zwischen Grossgriechenland und Etrurien schwierig festzulegen ist. Die zylindrischen, nur selten ovalen oder viereckigen Behältnisse aus Bronzeblech, die der Aufbewahrung von Toilettengerät dienten, stammen fast alle aus Gräbern in Palestrina. Leider lässt sich der Fundzusammenhang nur bei einem einzigen der heute bekannten 115 Stücke ungefähr rekonstruieren. Am berühmtesten ist die schon um 1738 gefundene Cista Ficoroni mit der Künstlersignatur des Novios Plautios, deren hohe Qualität von keiner anderen Ciste mehr erreicht wurde. Der Wert der fleissigen Arbeit von G. F. liegt in der vollständigen Erfassung des Materials, über das nun allerdings Gabriella Bordenache ein Corpus vorbereitet, dessen erster Faszikel soeben erschienen ist (Roma 1979). Dem ausführlichen Katalogteil steht eine Gesamtbetrachtung voran, die besonders den vielfältigen Themen aus Mythos und Alltag der auf die Wandung gravierten Bilder gilt (über die figürlichen Griffe und Füsse ist eine Heidelberger Diss. von F. Jurgeit in Arbeit). Die Entstehungszeit der Denkmälergruppe liess sich überzeugend auf den Zeitraum zwischen dem späteren 4. und dem frühen 2. Jh. v. Chr. festlegen. Aber viele Probleme gilt es noch zu klären, so das des Stils, der Werkstattzusammenhänge, der Beziehung zur etruskischen, mittelitalischen und grossgriechischen Kunst. Die vielen Abbildungen nach Photos und alten Strichzeichnungen sind zum Teil sehr flau herausgekommen. Vgl. die ausführliche Rezension von K. Schauenburg in Erasmus 31 (1979) 619ff.

Ines Jucker



**Sheila McNally, Jerko Marasović, Tomislav Marasović: Diocletian's Palace.** Report on joint excavations under the auspices of the Smithsonian Institution, Washington D.C., and the Yugoslav Institute of International Technical Cooperation, Belgrade. Part two. University of Minnesota; Urbanistički zavod Dalmacije, Split 1976. 68 S., 32 Abb., 33 Taf.

Die Publikation gibt Auskunft über die vom Town Planning Institute of Dalmatia und der University of Minnesota durchgeführten Grabungen im Diokletianspalast in Split. Es handelt sich um Sondagen im südöstlichen, südwestlichen und nördlichen Teil. Östlich vom Mausoleum kam ein Raum mit geometrischen Bodenmosaiken zum Vorschein. An der Ost- und Südmauer des Kastells konnten mehrere tonnengewölbte Räume freigelegt werden, die als Substruktionen des Wohntraktes anzusprechen sind. Die Mauertechnik besteht meist aus grossen Quadern in den unteren Schichten und aus opus mixtum in den oberen. Bemerkenswert sind die nachdiokletianischen Funde (S. 44 u. öfters), die auf eine lange Besiedlung schliessen lassen. Genaueres wird man erst erfahren, wenn die einzelnen Bodenfunde publiziert sind.

Weiter wurden die Fundamente des Mausoleums eingehend untersucht. Unter dem Grabbau liegt eine kreisrunde «Krypta» mit 8 trapezförmigen «Kapellen». Sie ist durch einen gewinkelten Gang von Süden her erreichbar. «The crypt had no important ceremonial use» (S. 51).

Von Wichtigkeit ist schliesslich die aus Ziegeln bestehende Thermenanlage im Südwesten des Palastes, mit bodenbeheizten Räumen.

Die Publikation beschränkt sich ganz auf eine exakte zeichnerische und photographische Wiedergabe der ergrabenen Befunde, die ausführlich und sorgfältig beschrieben werden. Eine geschichtliche Auswertung soll in einer späteren Arbeit erfolgen.

B. Brenk

**Winfried Weber: Die Darstellungen einer Wagenfahrt auf römischen Sarkophagdeckeln und Loculusplatten des 3. und 4. Jahrhunderts n. Chr.** Archaeologica 5. Giorgio Bretschneider, Roma 1978. 146 S., 31 Taf.

In der anzuzeigenden Bonner Dissertation gelingt es dem Verfasser, den Sinngehalt der Wagenfahrt auf Sarkophagdeckeln präziser als bisher zu fassen. Auf den Katalog und die chronologische Einordnung folgt eine sorgfältige Analyse der Bildelemente. In einem von zwei Pferden gezogenen Sesselwagen sitzen meist zwei Personen, die mit Porträtköpfen ausgestattet sein können. In ihren Händen halten sie zum Beweis ihrer Bildung oft Buchrollen. *Viatores*, *cursores* und Reiter begleiten das Gefährt. Meilensteine, Tore, Grabbauten und Sonnenuhren bezeichnen den extraurbanen Hintergrund der Wagenfahrt, die sich weder auf ein mythologisches noch auf ein neutestamentliches Ereignis beziehen lässt, sondern für einen grossen Personenkreis verwendbar ist. Zur Interpretation dieser typischen Szene holt Weber weit aus. Die etruskischen Wagenfahrten auf sepulkralen Denkmälern stellen nach ihm einen Leichenzug dar, die letzte, oft von Dämonen begleitete Fahrt zum Grabmahl. Hinter dieser *pompa funebris* stehen Beamtenaufzüge, die dann in Rom für die Darstellung der offiziellen *pompa triumphalis* vorbildlich werden. In der privaten Sepulkralkunst muss daher die Wagenfahrt einen anderen Sinn haben. Weber begründet überzeugend seine Deutung auf den *cursus vitae*. Nicht die Fahrt ins oder im Jenseits ist dargestellt, sondern eine Allegorie der irdischen Lebensreise. Für die Richtigkeit dieser Deutung spricht auch das Bildprogramm der ganz erhaltenen Deckel. Der retrospektiven Allegorie der Wagenfahrt entspricht komplementär rechts der Inschrifttafel die prospektive des Mahls am Sigmatisch: die Hoffnung auf ein glückliches Dasein nach dem Tod.

P. Blome

**Marianne Maaskant-Kleibrink: Catalogue of the Engraved Gems in the Royal Coin Cabinet The Hague.** The Greek, Etruscan and Roman Collections. Steiner, Wiesbaden 1978. Bd. 1: 378 S. (Text); Bd. 2: 189 Taf.

Der Text beginnt mit einer Geschichte der Gemmensammlung, die weit ins 17. Jh. zurückreicht. Es folgt eine kurze Beschreibung der für die Gemmen verwendeten Steinsorten, der Formen, der Herstellungstechnik. Der Katalog selbst umfasst über tausend Nummern, unter denen sich auch ein paar wenige goldene Siegelringe und einige grosse Prunkstücke befinden. Die Anordnung erfolgte

chronologisch und innerhalb der Zeitabschnitte geordnet nach Form und Bearbeitung, die bei jeder Gemme sorgfältig vermerkt ist. Alle Stücke sind abgebildet, meist nach Original und Abdruck, gelegentlich auch ein stark vergrössertes Detail. Leider sind die Abbildungen zum Teil etwas verschwommen. Bei der Akribie, die jedem Stück gewidmet wurde, verwundert ein Versehen wie etwa bei Nr. 320: Sokrates, nicht Platon ist dargestellt! oder bei 755: Amazone Typ Kapitoll-Sosikles, nicht Mattei! (Fast die gleiche Gemme im Cab. des Médailles, vgl. H. v. Steuben, der Kanon des Polyklet 57 Abb. 15).

Ines Jucker

*Evaristo Breccia: Le Musée Gréco-Romain d'Alexandrie. II: 1931–1932. Ristampa anastatica dell'ed. Bergamo 1933. Giorgio Bretschneider, Roma 1978. 49 S., 151 Abb. auf 59 Taf. 4°.*

Der Band vereinigt drei Beiträge zur Archäologie des hellenistisch-römischen Ägypten. Der Autor leitete als Direktor während drei Jahrzehnten (1903–1933) die Geschicke des Museo Greco-Romano in Alexandria. Mit diesem Amt verband er eine rege Ausgrabungstätigkeit nicht nur in der Stadt selbst, sondern auch an anderen Orten mit griechischen, römischen oder koptischen Funden. So erstattet er hier zuerst Bericht über seine Unternehmungen in der riesigen, heute grösstenteils überbauten Nekropole im Osten Alexandrias. Ein zweiter Abschnitt behandelt verschiedene bedrohte Fundplätze der Umgebung (Kanopos und Abu Menas) und berichtet von Zufallsfunden, die ins Museum gelangten (vor allem ein Münzschatz des 1.–2. Jh. n. Chr.). Der ausführlichste Abschnitt ist Ausgrabungen in der besonders durch ihre Papyri berühmt gewordenen mittelägyptischen Stadt Oxyrhynchos gewidmet, die in koptischer Zeit nochmals eine hohe Blüte erlebte: ausser Papyri und römischen Marmorplastiken wurden mengenweise schön verzierte koptische Architekturteile gefunden. – Jeder am späten Ägypten Interessierte wird den Abdruck eines Bandes begrüßen, der Photos von vielen heute zerstörten Bauten und anderswo nicht wieder abgebildeten Denkmälern enthält.

Ines Jucker

*Erik J. Holmberg: Athens. Studies in Mediterranean Archaeology, Pocket-book 8. Åström, Göteborg 1978. 128 S., 18 Textabb., 33 Abb. auf Taf.*

Ein schmales Heft zu wohlfeilem Preis – mehr Abriss der Geschichte der Bauten und Denkmäler Athens als Führer, der 'vor Ort' zu benutzen wäre. Es basiert vor allem auf der amerikanischen Forschung, die von der Agora-Grabung ausgeht, und auf dem 'Bildlexikon' von Travlos. Auch Pläne und Photos sind von der American School und von Travlos beige-steuert. So ist die Berichterstattung solide fundiert und frei von schweren Irrtümern, stellt knapp das Wesentliche der Bauten und Zentren Athens dar (S. 105 ist die Valerianische Stadtmauer des 3. Jh. n. Chr. für die Themistokleische gehalten).

Weniger vertraut ist der Verf. mit der deutschsprachigen und französischen Forschung, als Mangel bemerkbar z. B. in den Abschnitten über die Bauplastik archaischer und klassischer Zeit. Die jüngere Forschung nach 1972 ist nicht mehr berücksichtigt, Streitfragen und Kontroversen werden weitgehend ausgeklammert und harmonisiert (exemplarisch S. 116 Anm. 15). Das Heft ist deshalb wenig geeignet als Einführung in die Probleme der Archäologie und Bauforschung Athens (was lässt sich auch auf 50–60 Schreibmaschinenseiten entwickeln?). Um als Darstellung für ein allgemeines Publikum dienen zu können, ist das illustrierende Anschauungsmaterial nicht ausreichend, ist der Text auch wiederum zu voraussetzungsreich. Cui bono also? Im Vorwort S. 3 werden als Zielgruppe des Büchleins die Studenten der klassischen Altertumswissenschaften genannt. Aber soll Studenten, auch wenn sie nicht angehende Archäologen sind, so sehr die historische Kontroverse vorenthalten werden? Wann, wenn nicht mit dem Studium, soll das historische Fragen beginnen?

D. Willers

*Hans Peter L'Orange, Hjalmar Torp: Il Tempietto longobardo di Cividale. 1: Tavole e rilievi; 2: H. Torp, L'architettura del Tempietto. Institutum Romanum Norvegiae. Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia VII 1–2. Giorgio Bretschneider, Roma 1977. 1: 23 S., 178 Taf., 16 Rel.; 2: 286 S., 99 Textabb., 60 Tafelabb.*

Der Tempietto in Cividale ist ein Musterbeispiel für das Nachleben antiker Traditionen im frühen Mittelalter. Er gehört mit dem heute zerstörten Bau S. Maria in Pertica in Pavia und den leidlich erhaltenen Bauten Tempio del Clitunno bei Spoleto, der Salvatorbasilika in Brescia und S. Sofia in Benevent zu den Hauptbauten der Langobarden in Italien im 7. und 8. Jh. Allen diesen Bauten ist gemeinsam, dass sie sich in Einzelheiten sehr eng an frühchristliche Vorbilder anlehnen. Am Tempietto in Cividale erinnern vor allem die Blendbögen an den Aussenwänden, die Kapitelle, Basen, Säulen und Architrave sowie die ehemalige Ausstattung mit Marmorplatten, Wandmalerei und Stuck an frühchristliche Bauten Oberitaliens. Von den Kapitellen nahmen sogar Fachleute wie R. Kautzsch an, sie seien antik, doch die sehr sorgfältige Untersuchung von H. Torp hat nun eindeutig ihren frühmittelalterlichen Ursprung nachgewiesen. Die Kapitelle datieren ausserdem den Tempietto ins mittlere 8. Jh. Wichtig an Torps Untersuchung ist der Nachweis, dass im 8. Jh. antikisierende Kapitelle ad hoc (nicht in Massen!) produziert worden sind, und zwar vermutlich aufgrund eines religiös-politischen Renovatio-Bewusstseins seitens der Langobarden, die sich als Nachfolgemacht der byzantinischen Herrschaft in Italien zu legitimieren für nötig hielten. Die ad hoc geschaffene Bauplastik des Tempietto in Cividale ist nicht Beweis einer Kontinuität antiker Formgebung, sondern Ausdruck einer Renovatio-Gesinnung. Auch die berühmten, beinahe vollplastischen Stuckfiguren an der Westwand des Tempietto sind nicht eigentliche Zeugen für die Fortdauer der antiken Rundplastik im frühen Mittelalter, sondern sie zitieren frühbyzantinische Vorbilder, die den Langobarden nachahmenswert erschienen, weil sie damit die Sprache des Gegners rezipieren konnten. Die Funktion des Tempietto bleibt weitgehend hypothetisch. Künstlerisch kann er wie der sog. Clitumnustempel bei Spoleto nur als Einzelleistung richtig verstanden werden. H. Torp hat das Material in mustergültiger Weise vorgelegt und einen ausserordentlich kenntnisreichen Kommentar dazu verfasst.

B. Brenk

## Mitteilungen

### Bei der Redaktion eingegangene Rezensionsexemplare

*Die Redaktion kann sich nicht verpflichten, alle eingehenden Schriften besprechen zu lassen*

- Aalto, Pentti: *Classical Studies in Finland 1828–1918*. Societas Scientiarum Fennica, Helsinki 1980. 210 S.
- Adrados, Francisco Rodriguez: *Historia de la fábula greco-latina* I. 1: Introducción. 2: De los orígenes a la edad helenística. Teil I und II. Editorial de la Universidad Complutense, Madrid 1979. 379 S.; 347 S.
- Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*. Classe di Lettere e Filosofia. Serie III. Vol. VIII (1978) 4; vol. IX (1979) 1 u. 2. 750 S., 40 Taf.; 893 S., 60 Taf.
- Bellandi, Franco: *Etica diatribica e protesta sociale nelle Satire di Giovenale*. Opuscula Philologa 2. Pàtron, Bologna 1980. VI, 114 S. Lit. 5000.
- Bonfioli, Mara: *Tre arcate marmoree protobizantine a lison di Portogruaro*. Ricuperi Bizantini in Italia 1. De Luca, Roma 1979. 95 S., 32 Abb.
- Burton, R. W. B.: *The Chorus in Sophocles' Tragedies*. Clarendon, Oxford 1980. 310 S. £16.50.
- Buschor, Ernst: *On the Meaning of Greek Statues*. Translated by J. L. Benson. The University of Massachusetts Press, Amherst 1980. XXIII, 95 S., zahlr. Abb. \$12.–.
- Conte, Gian Biagio: *Il genere e i suoi confini. Cinque studi sulla poesia di Virgilio*. Stampatori, Torino 1980. 141 S. Lit. 5500.
- Contributi dell'Istituto di storia antica*. A cura di Marta Sordi. Vol. 6: Conoscenze etniche e rapporti di convivenza nell'antichità. Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore. Vita e Pensiero, Milano 1979. 246 S., 10 Abb.